

Denis KNOEPLER



J'ai l'honneur de déposer sur le Bureau de l'Académie, de la part de ses auteurs, Annie Sartre-Fauriat et Maurice Sartre, une nouvelle contribution de ces archéologues et épigraphistes-historiens à la grande entreprise des *Inscriptions Grecques et Latines de la Syrie (IGLS)*. Il s'agit des deux premiers volumes du tome XVI de la série, parus à Beyrouth en 2020 dans la "Bibliothèque Historique et Archéologique de l'Institut français du Proche-Orient" (t. 219 et 220), sous le titre général *L'Auranitide*, mais avec des sous-titres distincts et une pagination propre (347 pages pour le premier, 235 pages pour le second). Ils forment néanmoins un tout, la numérotation des inscriptions étant continue d'un volume à l'autre (n° 1-303 et 304-474, avec, *in fine*, une précieuse table de concordances valable pour l'ensemble). C'est qu'ils portent sur deux secteurs d'une même région de la Syrie méridionale, à savoir le Haurān ou Jébel Druze (pour utiliser l'appellation traditionnellement donnée à cette contrée montagneuse située à l'est de la Trachonitide. Comme l'indique le sous-titre, le premier concerne la ville de *Qanawāt*, antique *Canatha* (pour le corpus de laquelle les auteurs ont bénéficié de la collaboration de Robert Onceel) « et la bordure nord du Jebel al-'Arab », tandis que le second réunit les inscriptions de *Suwaydā'* (l'antique *Soada-Dionysias*) et de « la bordure ouest » du même massif montagneux : il y a donc là un ensemble présentant une incontestable unité sur le plan de la géographie (ou même de la géologie) et, largement aussi, de l'histoire, en dépit de notables différences dans le destin des deux parties de cette Aurantide. Quatre autres tomes, en bonne voie d'achèvement, viendront compléter ce tome XVI et dernier de l'entreprise, en fournissant aussi les indispensables *indices*, dont on peut présumer qu'ils seront très développés, à l'instar de ceux des tomes XIV et XV (présentés ici même par le soussigné en 2015 et 2019 respectivement), qui réunissent les inscriptions de la Batanée et du Trachôn.

C'est chez l'historien Flavius Josèphe, au I<sup>er</sup> siècle de notre ère, que le toponyme Haurān - connu sous diverses variantes depuis l'époque assyrienne - apparaît sous la forme

hellénisée *Auranitis* pour désigner la partie du Haurān administrée par les Hérodiens ou descendants du roi Hérode le Grand, région distincte, chez lui, de la Batanée et du Trachōn. Il s'agit d'un pays essentiellement volcanique, où la fertilité des terres a permis le développement, dans l'Antiquité gréco-romaine, d'au moins deux villes et de plusieurs bourgs assez prospères : comme l'écrivent les auteurs, « *c'est le paradis des vergers et des vignes jusqu'à une altitude élevée* » (culminant, de fait, en un haut plateau situé à plus ou moins 1500 m d'altitude), tandis que le flanc oriental du massif, aujourd'hui assez désertique, abritait, dans les derniers siècles de l'Antiquité encore, une population agricole relativement importante. Dans leur introduction générale, les auteurs retracent également les principales étapes de l'exploration de cette vaste région par des voyageurs occidentaux aux préoccupations très diverses, et cela dès le tout début du XIX<sup>e</sup> siècle, les premières études proprement archéologiques et épigraphiques voyant le jour à partir de 1860 environ : de fait, une partie non négligeable de l'actuel corpus repose sur les copies réalisées par ces pionniers, beaucoup de monuments inscrits en grec ou en latin ayant - là comme ailleurs - disparu depuis lors. À ces découvertes anciennes (conservées assez souvent *in situ* ou rassemblées au Musée de Suwaïda') est venu s'ajouter un nombre considérable de trouvailles récentes, car près d'un tiers des inscriptions réunies dans ces deux premiers volumes du tome XVI sont nouvelles (sinon toujours entièrement inédites), et leur apport est loin d'être négligeable.

Il est vrai que cette documentation n'apporte pas d'éclairage direct sur la période hellénistique ancienne, quand, au III<sup>e</sup> s. av. J.-C., le Haurān était sous la domination des Lagides, puis, à partir des alentours de 200, sous celle des Séleucides. Des papyrus y attestent certes la présence de Nabatéens de Pétra dès le milieu du siècle suivant, mais les limites de la poussée nabatéenne à cette époque sont incertaines (en dehors du fait avéré qu'elle n'a pas dépassé la partie méridionale du pays), de même que restent mal connues les relations des populations de l'Auranitide avec le nouveau royaume hasmonéen de Judée à partir des années 150. En revanche, il y a des traces indubitables de la mainmise romaine sur cette région à travers l'adoption de l'ère dite pompeïenne (remontant à l'année 64 av. J.-C.) que fit la ville de Canatha. L'histoire de la région se précise – mais se complique du même coup (comme le font voir les auteurs, en commentant le témoignage de Flavius Josèphe sur les succès et les revers du roi Hérode dans l'Auranitide) sous la tutelle de Rome, qui, par l'entremise d'Antoine, permit à la reine Cléopâtre de remettre la main sur la partie nord du pays, possession de ses ancêtres lagides. Après la bataille d'Actium (31 av. J.-C.), ce sont les rois judéens, alliés d'Auguste, qui, à la faveur de la paix romaine, étendent leur zone d'influence sur le Haurān (cette période hérodienne est documentée par plusieurs inscriptions). Différent fut le sort de la moitié méridionale qui, elle, resta sous la domination des rois nabatéens jusqu'à la disparition de ce royaume et la création par Trajan, en 106, de la province d'Arabie, tandis que le Haurān septentrional était rattaché à la province de Syrie. L'unification des deux parties, au sein de la province d'Arabie étendue vers le nord, fut réalisée dès l'avènement des Sévères (196) et pas seulement à l'époque de la Tétrarchie, comme on a pu le penser.

Dans une substantielle introduction, Annie et Maurice Sartre mettent bien en évidence les apports – comme aussi les inévitables lacunes – de la documentation épigraphique pour l'histoire antique du pays depuis la basse époque hellénistique jusqu'au lendemain de la conquête arabe. Sur le plan du calendrier – car les inscriptions datées ne sont pas exceptionnelles – on observe ainsi une certaine diversité selon les lieux et les époques, surtout avant la disparition du royaume nabatéen survenue, on l'a dit, en 106 apr. J.-C. Au nord, le recours à l'ère séleucide se trouve encore attesté parfois au I<sup>er</sup> s. av. J.-C. (concurrentement avec des ères civiques, comme celle dite de Pompée à Canatha), alors que de rares documents ont recours aux années régnales des rois judéens, puis – à partir de la fin du I<sup>er</sup> s. de notre ère – à celles des empereurs romains. Au sud, en revanche, après la période nabatéenne, c'est l'ère provinciale de Bostra (siège du gouverneur de la nouvelle province) qui s'impose : avec

l'extension de l'Arabie romaine vers le nord à l'époque sévérienne, cette ère finira par être utilisée également, dès le début du III<sup>e</sup> siècle, dans la partie septentrionale du Haurān. Le recours à la datation par les consuls y est aussi attesté, mais essentiellement dans les documents émanant des milieux romains.

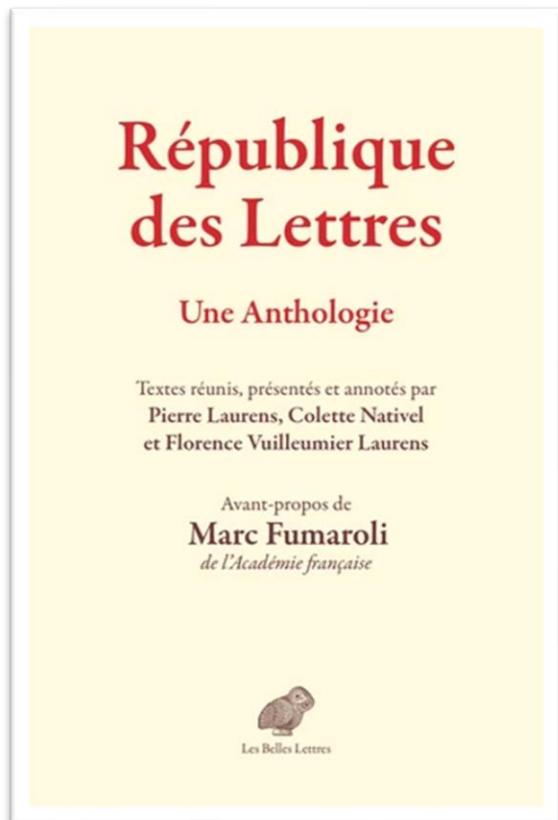
Les inscriptions sont d'un intérêt incontestable pour la géographie politique, même si elles n'autorisent pas toujours, tant s'en faut, l'identification à des toponymes antiques des villages historiques connus sous leur nom moderne. Au sud, il n'y a que des bourgs intégrés au territoire civique de Bostra, tandis qu'au nord deux cités – mis à part Marcianopolis, la plus septentrionale et la plus tardive) ont pu se former progressivement, d'abord Canatha dès l'époque de Pompée (ce fut aussi le théâtre d'une bataille en 31 av. J.-C.), puis Soada-Dionysias au II<sup>e</sup> siècle. C'est à surtout à la cité de Caantha, la plus importante, que se rattachent les mentions épigraphiques d'une *boulè* ou de *bouleutai*, « conseillers » ; mais les inscriptions font voir qu'à côtés des villes il existe, dans les montagnes, des bourgs jouissant sans doute d'une large, sinon complète, autonomie (abstraction faite du pouvoir romain), avec des institutions que les auteurs du corpus n'hésitent pas à caractériser de « vigoureuses ». Plus d'une fois il est question de *phylai* (« tribus »), sans que l'on voie toujours clairement à quoi ce terme grec pouvait correspondre dans les structures politiques de l'Auranitide romanisée. Il y a aussi des ethniques (normalement en *-ènoi*) pouvant dériver certes de toponymes, mais aussi de noms donnés à des groupes tribaux d'origine sémitique, sans attache géographique précise ; on y relève également plusieurs cas où un anthroponyme est suivi de la formule ο τῶν + *nomen*, par quoi l'individu paraît se rattacher à un clan. Il n'est pas aisés, comme le notent par ailleurs les auteurs, d'évaluer l'importance de ces communautés ou de ces villages, la présence (ou l'absence) de vestiges architecturaux n'étant pas toujours un critère très sûr. Mais c'est d'une assez intense activité architecturale que témoigne un nombre appréciable de documents, qu'il s'agisse de dédicaces de temples païens et d'églises chrétiennes ou seulement de telle ou telle partie de la construction, comme aussi de mentions d'édifices sacrés ou profanes. Les inscriptions funéraires fournissent également un riche matériel à cet égard, qui prouve d'ailleurs - chose attendue - que c'est dans le même milieu social que se recrutent les évergètes de la communauté, les propriétaires des demeures les plus spacieuses (caractérisées, chose intéressante, par le terme *aulè*, « cour ») et les détenteurs des tombeaux les plus imposants. Au surplus, la plupart des épitaphes qui mentionnent la profession du défunt se rapportent à des architectes (*tektones*) et à d'autres métiers du bâtiment.

Une autre catégorie socio-professionnelle bien représentée dans l'épigraphie funéraire est celle des soldats, qui, en dehors de leur activité proprement militaire, paraissent occuper une position en vue dans la sphère publique. Ces personnages peuvent faire partie des garnisons cantonnées sur place (car quelques camps sont connus dans la région) ou appartenir à des troupes de passage. Le corpus engrange ainsi plusieurs dizaines de documents attestant la présence de vétérans en différents lieux. Ces militaires ont notamment une activité édilitaire et ils apparaissent souvent en relation avec des consécration aux dieux. D'une manière plus générale, les inscriptions réunies dans ces deux volumes apportent beaucoup – tout comme les précédents – à l'étude des cultes. On constate, parmi les divinités païennes, une nette prédominance de Zeus/Jupiter, honoré sous un grand nombre d'épiclèses diverses ou avec la mention du lieu de culte ou de l'appartenance à tel ou tel clan. Derrière l'appellation gréco-romaine se dissimule bien souvent une divinité sémitique, en particulier un Bêl local. Enfin, il est à peine besoin de dire que le recueil contient un grand nombre de témoignages, en prose et parfois en vers, sur la christianisation du pays, surtout à partir du IV<sup>e</sup> siècle, ample sujet d'étude dont les deux auteurs ont eu maintes occasions de traiter récemment, ensemble ou séparément.

Si les deux volumes - comme on peut le constater même à travers cette trop rapide présentation - apportent beaucoup à l'histoire institutionnelle, sociale, militaire et religieuse

de l'Auranitide, rappelons que le corpus est fondé, comme dans les volumes précédents, sur une base topographique. Le vol. 1 commence, tout au nord du pays, par Murduk, gros village dont le nom antique, Merdocha, est conservé dans deux inscriptions trouvées près de là ; les auteurs procèdent ensuite localité par localité, en direction du sud, en passant notamment par deux villages également identifiés à des bourgs antiques, respectivement Selaima (Slem) et Atheila (Athela), avec d'importants vestiges archéologiques. La seconde moitié du volume est consacrée à la ville de Canatha, pour laquelle on dispose désormais, avec le recueil des *testimonia*, d'une véritable monographie, bien illustrée et complétée par une étude du sanctuaire de Baalshamin à Seiia (Si'), dans la montagne voisine de la ville. Même chose dans le vol. 2, qui s'ouvre par une présentation très complète des vestiges et de l'histoire monumentale de la ville de Soada-Dionysias, à Suwāidā', capitale des Druzes située non loin de Canatha vers le sud. Le reste de ce volume contient les inscriptions provenant de la partie méridionale du Haurān et se trouvent réparties en une quinzaine de localités, dont quelques-unes seulement peuvent être identifiées, plus ou moins sûrement, à des toponymes antiques.

Bref, on ne peut qu'admirer, une fois de plus, le soin avec lequel ces deux volumes du corpus des *Inscriptions grecques et latines de la Syrie* ont été progressivement élaborés par Annie et Maurice Sartre, au terme de plusieurs voyages d'exploration dans le pays et d'une recherche systématique dans les publications antérieures, désormais enrichies d'un nombre considérable de documents nouveaux. Dix ans après cette année 2011 qui aura marqué, dans l'histoire contemporaine de la Syrie, un si fatal tournant, le moment semble décidément venu, pour notre Académie, de saluer par l'octroi d'un prix l'œuvre qu'ont accomplie, avec une persévérance exemplaire, ces deux auteurs et d'encourager ainsi l'achèvement d'un corpus d'inscriptions antiques qui fait assurément honneur à la recherche archéologique française.



J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie de la part de ses auteurs l'ouvrage intitulé *République des lettres, Une Anthologie*, textes réunis par Pierre Laurens, Colette Nativel, Florence Vuilleumier Laurens, préface de Marc Fumaroli, publié par Les Belles Lettres en mai 2021, 528 pages.

Dans un cours, resté fameux, sur ce thème au Collège de France, prolongé par plusieurs études, articles savants ou conférences, et enfin par le maître-ouvrage paru d'abord à Barcelone en espagnol, puis confié aux éditions Gallimard en 2015, Marc Fumaroli a évoqué une notion restée largement inaperçue jusque-là, celle de la *République des Lettres*, il en a fait l'histoire, la sociologie, la philologie, la philosophie, restituant ainsi à l'Europe une de ses dimensions les plus incontestables.

Parti de ces réunions (cabinets, cénacles lettrés, académies) de savants, philologues, historiens, juristes, tous doués de très hautes compétences intellectuelles, tous des pairs, qui se reconnaissaient entre eux, se choisissaient pour

converser ou donner lecture de lettres reçues de l'étranger, cherchant à créer un espace de liberté, le brillant élève de René Pintard était d'abord remonté à l'origine de telles sociétés, c'est à dire à Pétrarque, créateur dans sa *Correspondance* d'une sorte de société de laïcs et de clercs qui partageaient sa vue centrale : une Europe, république chrétienne, augmentée de ce qui était merveilleusement développé dans l'antiquité païenne, c'est-à-dire la civilisation — les bonnes manières, la conversation, le dialogue, la capacité en quelque sorte, de sortir de la brutalité, de la barbarie et surtout de la guerre et, pour commencer, la vertu des Humanités : la *respublica litteraria*. Puis il avait suivi leur développement, qui est loin d'être étranger à l'Europe des Lumières, jusqu'au moment où l'essor des nationalismes devait faire perdre le sens d'une communauté d'idées assez féconde pour qu'on en puisse nourrir la nostalgie.

Une enquête aussi vaste reposait sur l'analyse et le dépouillement d'une variété de textes dont la force et la beauté méritaient d'être partagées. Offrir ces textes fut la tâche pour laquelle se portèrent volontaires trois amis proches de l'auteur. Le résultat est cette anthologie, qui réunit les contributions de plus de cent auteurs, depuis Richard de Bury et Pétrarque jusqu'à Leibniz et M<sup>me</sup> du Châtelet, et se compose de cinq parties :

Première partie, Les assises du savoir : l'amour des livres (Richard de Bury, Pétrarque, petit dossier sur la découverte de Quintilien) — les bibliothèques (textes de Jean Bessarion, Fulvio Orsini, Juste Lipse, Gabriel Naudé, Henri Estienne) — éditeurs et imprimeurs (Alde Manuce, Érasme) — les antiquaires (Le Pogge et la naissance de la topographie ; les inscriptions (Peter Burmann, Jean-François Séguier) — les médailles (Spon, Antoine Rascas de Bagarris) — les nouveaux enjeux scientifiques (Érasme éditeur de Pline ; l'inventaire des plantes : Mattioli, Fuchs).

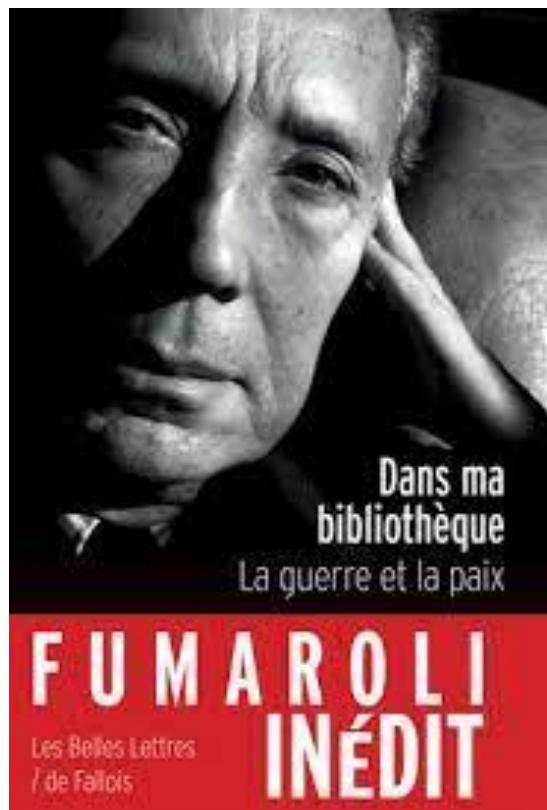
Deuxième partie, Le savoir en réunion : mécènes et cercles privés (Leonello d'Este vu par Angelo Decembrio ; Marsile Ficin à Careggi ; Johann Goritz et les *Coryciana* ; Sadolet et la deuxième Académie romaine ; Cesi et les Lincei, le Cabinet Dupuy et Claude Nicaise ; Samuel Sorbière et l'Académie Montmor ; l'Académie Bourdalot) — L'Académie française et l'Académie des sciences (les discours de Fontenelle ; l'Académie nouvelle ; l'Académie royale de Londres)

Troisième partie, Les modes de partage : la conversation érudite (Daniel Morhof, Jean-Louis Guez de Balzac) — La correspondance (Pereisc ; la correspondance entre Spinoza et Oldenburg) — Les journaux (*Journal des savants* ; les *Nouvelles de la République des Lettres*, *La Gazette des savants*) — Dictionnaires et encyclopédies (Pierre Bayle ; Denis Diderot, Bonaventure d'Argonne).

Quatrième partie, Les débats et querelles : Au Quattrocento, le débat sur la langue — au XVI<sup>e</sup> siècle, pour et contre le cicéronianisme : Érasme, Jules-César Scaliger) — au XVII<sup>e</sup> siècle, la guerre des astronomes (Copernic, Galilée, Campanella, Képler, Newton) et le débat sur le vide (depuis Gassendi jusqu'à Roberval) — Liberté et contrôle, jugements (Milton, Jean Barbier d'Aucour, Adrien Baillet, Bonaventure d'Argonne, D'Alembert) — Projets de règlements de la République des Lettres (Leibniz) ; aux Pays-bas, les libelles (Lettre de Pierre Bayle).

Cinquième partie, Portraits : les Vies (textes de Morhof, Jacques Amyot, La Mothe de Vayer, Mersenne, Gassendi, Fontenelle) — Les bons mots (Diogène Laerce, Alberti, le genre des *ana*) — les récits de voyage (Pierre Daniel Huet en Europe du Nord ; Charles de Brosses et le tour d'Italie) — Femmes de lettres ( témoignages de Christophe Plantin, de Jean Chapelain, de Bonaventure d'Argonne, du président de Brosses ; leurs productions : Marie de Gournay, Anna Maria von Shurmann, Anne Dacier, Émilie du Châtelet).

Marc Fumaroli avait prévu de pourvoir cet ensemble d'une préface que la maladie ne lui a pas permis de rédiger. Il n'était pas question en tout cas de se substituer pour introduire le volume à celui qui l'a souhaité et conçu. On s'est donc rallié, en renvoyant le lecteur à l'irremplaçable ouvrage-source, à l'idée de retranscrire ici une des nombreuses interventions dans lesquelles son auteur, en prenant occasion pour revenir sur l'ensemble de son oeuvre, retracait le cheminement et détaillait les enjeux d'une découverte qui a renouvelé notre vision de la société cultivée.



J'ai également l'honneur de déposer de la part de son auteur le livre *La Guerre et la paix*, de Marc Fumaroli, préfacé par mes soins, publié comme le précédent aux Belles Lettres ce même mois de mai.

Dans ce livre testament, livre de grande santé arraché *in extremis* à la maladie, un grand intellectuel retrouve, avec la liberté d'allures de Montaigne, la lucidité de Paul Valéry dans ses *Regards sur le monde actuel*. renoue le fil rouge qui reliait aux conférences données au Collège de France les étincelantes introductions à *L'Europe des traités de Westphalie*. *L'esprit de la diplomatie et la diplomatie de l'esprit* (2000) et aux *Arts de la paix dans une Europe en guerre* (2012).

Au cœur de l'ouvrage, le basculement qui s'opère entre les deux règnes qui ont fasciné l'auteur : celui de Louis XIV, qui, sur le modèle du *Ex utroque Caesar*, se flatte de mener de front une politique martiale et une politique apollinienne de protection des arts, mais avant tout le roi de guerre et de gloire, servi par Louvois, soutenu par Bossuet, célébré par Le Brun au plafond de la Galerie des glaces mais fustigé par Fénelon dans sa terrible *Lettre au Roi*, écrite en lettres de feu à l'adresse du proche entourage du prince mais ignorée de lui (elle sera publiée seulement en 1787), —et celui du Bien-aimé, lecteur des *Aventures de Télémaque* (1699), œuvre d'un Homère chrétien, splendide exemple d'imitation créatrice de l'antique, où le personnage de Mentor prépare les sujets de Louis XIV à goûter les arts de la paix avec le dauphin, élève du cardinal de Fleury. Et voici qu'en échange du grand goût versaillais (« Il est temps de passer du côté du bonheur »), avec Boucher, Fragonard, la Pompadour, le style parisien rocaille apparu dès la Régence, ressuscitent, sous la plume de l'enchanteur Fumaroli, escortant le prodigieux itinéraire d'un grand seigneur des plus cultivés de son temps, jeune défroqué de l'armée entré dans le monde des savants et des artistes, le comte de Caylus, les portraits de Jeanne Quinault, animatrice de la Société du bout-du-banc, de l'abbé Du Bos, du banquier et collectionneur Pierre Crozat, du sculpteur Bouchardon, de Bernard de Montfaucon, ces derniers réveillant le goût de l'antique et attestant l'interpénétration de la politique, des loisirs, de l'art et de l'érudition.

Mais désormais l'enquête (la rêverie ?) s'élargit en triptyque, d'un côté, au-delà d'Érasme et Vivès, vers l'Antiquité mère et nourricière et les deux grandes épopées fondatrices : l'*Iliade*, qui n'ignore pas les malheurs de la guerre, mais où celle-ci est d'abord palestre de gloire pour l'élite des héros des deux camps, tout comme l'*Énéide*, même si l'*amor ferri* est exécré par le héros virgilien. Et symétriquement, ou dirai-je inexorablement et offrant à ce livre une sévère et sublime péroraison, la réflexion, glissant vers les dernières années du règne de Louis XV, travaillées par les défaites, explore à la fois le retour en force du grand style, grec avec Winckelman et bientôt romain avec David, et, corollaire du désengagement du second ordre que la politique pacifique a exempté de l'« impôt du sang » et, sans déroger, sauvé de l'ennui par les plaisirs, les arts, l'érudition ou l'antiquariat, les progrès de l'idée nouvelle d'une armée de citoyens, esquissée par Folard dans son *Traité des colonnes* (1715), inspiré par Charles XII e Suède et admiré par Frédéric II, et par Guibert dans son *Essai général de tactique* (1772), avant d'être mise en œuvre par la révolution française et perfectionnée par Napoléon ; enfin chemine vers ces témoins de la formidable accélération de la violence qui caractérise la guerre moderne, celle de la nation en armes, que freinera un instant seulement l'éphémère triomphe de la diplomatie et pousseront aux extrêmes les progrès terrifiants de l'industrie : d'abord, dans l'après Clausewitz, objet de l'attention de Raymond Aron, *Guerre et Paix* de Tolstoi, nouvelle Iliade chrétienne, ensuite et surtout *Vie et destin*, l'inépuisable épopée en prose de Vassili Grossman, témoin de deux régimes concentrationnaires, faisant de la bataille de Leningrad, avant Dresde et Iroschima et Nagasaki (« ce *Fiat lux* négatif »), le symbole de la folie et de la férocité dont sont susceptibles l'humanité moderne et ses Prométhées.

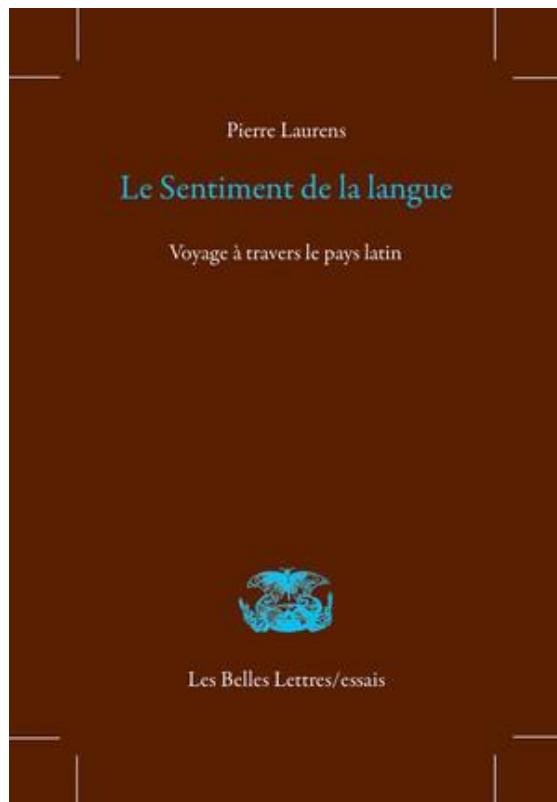
Soit une analyse sans concession, si ce n'est que le pessimisme foncier y est vaincu par la politesse, cette « danse dans les chaînes », pour emprunter après lui la métaphore que le philosophe du gai savoir tenait de l'auteur de *Candide*.

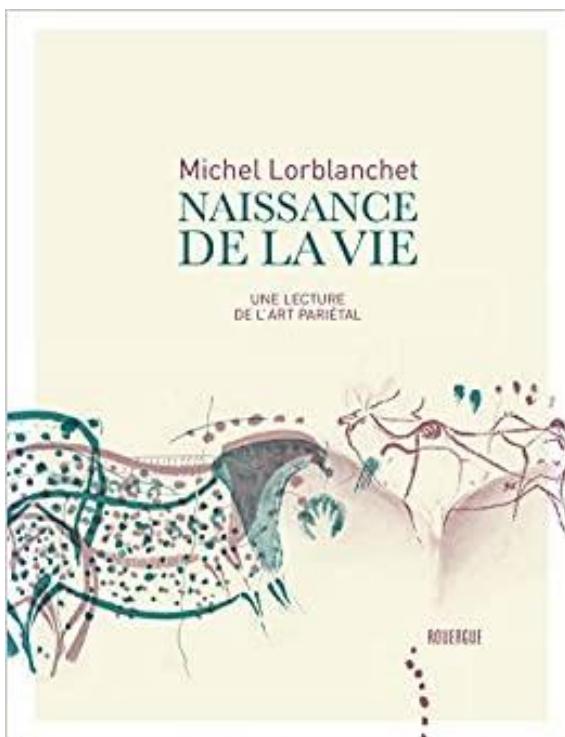
J'ai enfin l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie le livre dont je suis l'auteur, *Le sentiment de la langue. Voyage en pays latin*, publié lui aussi aux Belles Lettres en mai 2021.

Placé sous l'invocation de Pétrarque, enivré par la force et la douceur de la prose de Cicéron, ce livre, qui réunit une diversité d'études, pages publiées et pages inédites, explore dans sa majeure partie la manière dont les meilleurs poètes et écrivains du début de l'âge moderne

savourèrent, analysèrent et exploiterent les multiples ressources d'une langue latine réappropriée avec ferveur. Tandis qu'un Théodore de Bèze, sur les traces de Merlin Cocaïe, fustige la barbarolexie, qu'un Scaliger (par ailleurs auteur d'un *De causis linguae Latinae*) dévoile dans le matériel de la langue de prodigieux enfantements (l'un et l'autre représentent la part du *serio ludere*), un musicien comme Pontano dévoile, après Coluccio Salutati et avant Jules-César Scaliger les secrets de l'hexamètre virgilien et, poussant à ses limites les virtualités de l'hendécasyllabe de Catulle, en fait le support d'un vers dansant, un Gaspar Barth goûtant, après Ange Politien, la prodigieuse leçon de liberté de Plaute, s'en autorise pour former à plaisir d'étourdissantes kyrielles de vocables réjouissants, tandis qu'en prose un Muret, un Juste-Lipse, réhabilitent le style de Tacite à la lumière du grec Thucydide...

Il fallait acquitter en la plaçant au cœur de l'ouvrage notre dette envers l'intelligence critique, la lucidité et la ferveur passionnée de ces médiateurs naturels, tant praticiens qu'analystes et d'autant meilleurs analystes que praticiens, qui au long des années ont nourri et enchanté un grand pan de notre propre recherche. Les médiévaux ne sont pas oubliés pour autant, orfèvres eux aussi d'une langue qui a fasciné Huysmans, Ernest Hello, Léon Bloy, Remy de Gourmont et Charles Péguy. D'autre part, des siècles ont passé depuis la Renaissance, qui nous mettent, fervents lecteurs mais non plus héritiers et émules, en tête à tête avec les Anciens. Nous les abordons alors avec nos propres outils en tant qu'objets de science, comme quand l'étude de la performance descriptive dans deux corpus d'épigrammes, grecques et latines, opposées sur un même sujet comme un dessin et un tableau de Braque, nous permet de mettre sous une vive lumière un aspect du génie des deux langues, déjà repéré par Quintilien. Ou nous nous laissons toucher par eux, tout en mesurant la distance qui nous en sépare, et en essayant de la réduire : c'est l'objet de deux chapitres ayant pour objet l'élegie, où ici le code poétique, là la spécificité d'un mètre imposent des ajustements entre les Anciens et nous. Enfin, pour cela, nous reste encore, et nous le disons dans nos chapitres de conclusion, la traduction, seul moyen véritable à cette heure de tenter d'établir avec l'œuvre originale un contact charnel qui est dans le meilleur des cas, selon les termes de Valéry Larbaud, là encore, un acte d'amour, un φιλοτήσιον ἔργον ?





J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de son auteur, Michel Lorblanchet, l'ouvrage *Naissance de la vie. Une lecture de l'art pariétal*, Editions du Rouergue, 2020, 174 pages. Michel Lorblanchet, directeur de recherche honoraire au CNRS, a consacré l'essentiel de sa carrière scientifique à l'analyse de l'art préhistorique. Ses chantiers ont été les cavernes ornées du Quercy mais également plusieurs sites rupestres de l'Inde et d'Australie ce qui lui a conféré une large ouverture comparative. Ne se contentant nullement, comme cela a été trop souvent le cas dans le passé de la recherche, de photographies, sortes d'instantanés fugaces et sélectifs, M. Lorblanchet a été un homme de terrain et de relevés directs, complétés par des fouilles de contrôle, par des analyses en laboratoire des pigments utilisés pour la réalisation des œuvres, mais aussi par des réalisations expérimentales

de peintures pariétales vérifiant ses observations techniques. De ces longues périodes passées à scruter sur les parois le moindre indice iconographique, il a tiré une rare connaissance des milieux troglodytiques et de l'usage que les préhistoriques ont pu en faire. Dans ce petit livre très agréable, largement illustré à la fois de photographies, de dessins et de schémas argumentant sa démonstration, il dresse un tour d'horizon des enseignements qu'ont pu lui apporter les grottes ornées du Quercy et en profite pour nous livrer ses propres conceptions sur l'art paléolithique des cavernes. Dans le même temps, il montre combien la sphère quercynoise, forte d'une trentaine de sites, moins médiatisée que les aires périgourdine, pyrénéenne et à présent, grâce à Cosquer et à Chauvet, bas-rhodanienne, recèle non seulement des œuvres de grande qualité mais que celles-ci peuvent apporter aux spécialistes quelques clés interprétatives à valeur plus générale. Deux pôles chronologiques émergent dans cette approche : un groupe ancien, que l'on peut rapporter à l'aurignacien et au gravettien (en gros entre 32000 et 25000 ans avant notre ère : grottes des Fieux, Roucadour, Pech-Merle, Marcenac, Cougnac), un deuxième groupe, magdalénien, qui couvre les derniers millénaires du paléolithique supérieur (grottes de Sainte-Eulalie, Pergouset, Carriot et, toujours, Cougnac).

L'ouvrage est construit autour de six chapitres. Le premier concerne les marques et les traces pariétales, signes parfois discrets que leurs artisans ont tenu à imprimer sur les parois : trop souvent négligés car non figuratifs, ces témoins sont à l'inverse longuement décrits par l'auteur qui en souligne tout l'intérêt et, parfois, leur nombre élevé : 479 « marques digitales » et 152 taches diffuses à Cougnac, 120 ponctuations aux Fieux. Confirmant la notion de sanctuaire chère à Leroi-Gourhan, M. Lorblanchet relie un certain nombre de ces productions à des rituels intervenant au sein des profondeurs troglodytiques.

Mais il nous semble que c'est l'ensemble des chapitres suivants, consacrés aux sous-entendus symboliques, qui ouvre plus directement sur la signification de l'art pariétal que l'auteur entend donner à ses expériences analytiques. Nous en soulignerons quelques points forts. Et

d'abord l'importance des configurations topographiques dans le choix des secteurs ornés, la recherche pour cela de certaines dispositions du relief, de diaclases, d'encoignures pouvant rappeler par leur morphologie naturelle le sexe féminin, interprétation corroborée plus directement par la représentation de vulves (grotte de Pergouset). La topographie contribue ainsi à servir de cadre à une sorte « d'émergence du monde vivant surgissant des profondeurs ». La morphologie même des parois a pu être largement mise à contribution par les artistes pour donner souvent aux figurations animales l'impression de « sortir du néant », une sorte d'émancipation à partir du vide.

Parmi les divers exemples présentés, la grotte de Pech-Merle offre sans doute les témoins les plus suggestifs. Sur le « Grand Plafond », trois femmes, recouvertes par trois mammouths, affichent une sorte de rapport entre principes femelle et mâle. Le féminin est également suggéré par une scène figurant sur le sol de la même salle par huit silhouettes, autrefois interprétées par l'abbé Lemozi comme des bisons, et que M. Lorblanchet reconnaît comme des corps de femmes stylisés. De même un motif en cercle échancré, longtemps demeuré énigmatique, lui semble être un symbole de maternité : curieusement on le retrouve, à l'identique et dans un sens voisin, sur plusieurs œuvres de Picasso. Du gravettien au magdalénien, la représentation du corps féminin a évolué : aux formes stéatopyges et aux seins lourds des plus anciennes œuvres se substituent peu à peu des silhouettes à morphologie plus régulière, plus fine : l'auteur interprète un tel constat comme l'évolution d'une vision dominée par la fécondité vers la traduction d'un certain érotisme. Il ressort de l'ensemble de ces observations l'impression générale que certaines cavernes étaient perçues par les préhistoriques comme des lieux où s'élaborait la vie, des matrices, des laboratoires de la création ce qui justifie le titre de l'ouvrage. Cette thèse originale, définie à partir d'exemples quercynois, vient donc prendre place parmi les théories suscitées, depuis plus d'un siècle, par la signification des œuvres d'art paléolithique.